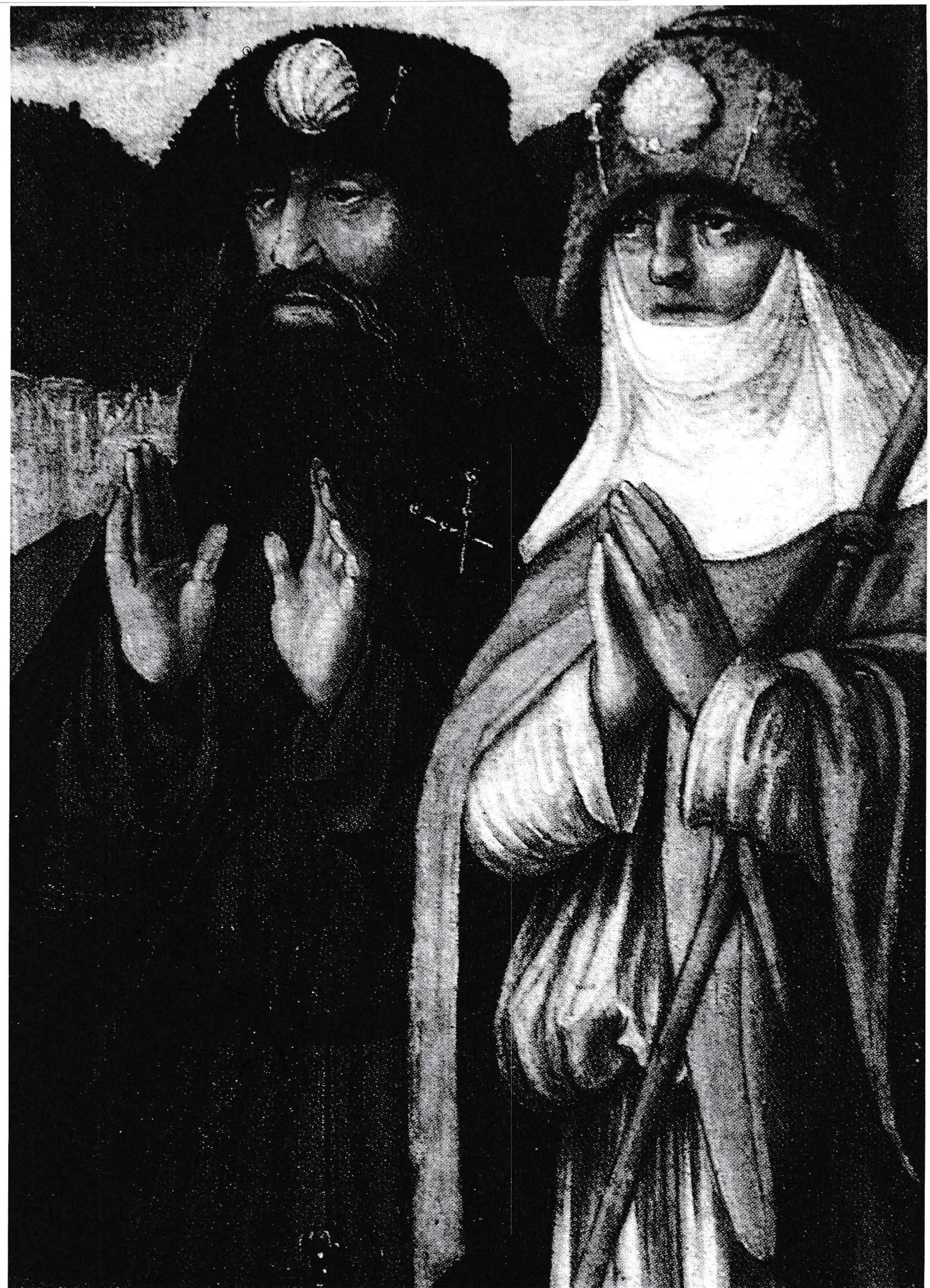


LE BOURDON LA BESACE ET LA COQUILLE



ARMÉS DU BOURDON, LE HAUT BÂTON CARACTÉRISTIQUE, PORTANT LA BESACE ET ARBORANT LA COQUILLE EMBLÉMATIQUE, LES PÈLERINS DE SAINT-JACQUES, DÈS L'AUBE DU MOYEN ÂGE, EMPRUNTENT LES ROUTES QUI MÈNENT À COMPOSTELLE OÙ AVAIT ÉTÉ MIRACULEUSEMENT RETROUVÉ LE TOMBEAU DE L'APÔTRE JACQUES. COMPOSTELLE EST AVEC ROME ET JÉRUSALEM, LE SANCTUAIRE DE PÈLERINAGE LE PLUS RÉPUTÉ DONT L'IMPORTANCE NE FERA QUE S'ACCROÎTRE AU COURS DES SIÈCLES.

PAR HUBERT JACOMET



BÉNÉDICTION DE LA MALETTE ET DU BOURDON

Photos pages précédentes. Bourdon, besace, coquille et calebasse, l'entière panoplie du pèlerin se trouve ici réunie sur un linteau de porte, utilisé en remploi dans la maison Bonnet à Saint-Maurin, hameau de Saint-Saturnin-d'Apt. De l'autre côté de l'accolade centrale, discrètement ornée d'une croix, une seconde coquille, également taillée en cuvette, accompagne la date de 1530, attestation non équivoque du pèlerinage exécuté et exaucé. Saint-Maurin, qui appartient aux hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem se situe non loin du « Camin Roumieu » qui a pris le relais de l'antique « Via Domitia », reliant l'Italie à l'Espagne, entre Sisteron et Cavaillon. Photo de l'auteur.

Couple de pèlerins allemands du XVI^e siècle. Munich.

Photo page de droite. Bénédiction solennelle des attributs du pèlerin. Cette éloquentة miniature orne un « Pontifical », recueil des cérémonies liturgiques et bénédictions ordinaires qui incombent à l'évêque. Ici le prélat, tout en traçant le signe de la croix sur les bourdons et les besaces déposés à l'autel, prononce la prière consécatoire. Les deux pèlerins placés à sa gauche semblent être des clercs du diocèse. Dans les paroisses, c'est au curé qu'il appartient de célébrer cette bénédiction et les offrandes données à cette occasion par les fidèles lui reviennent de droit. Lyon Ms 565, Folio 175 bis. Photo Bibliothèque municipale de Lyon.

Le pèlerin d'autrefois qui s'arrache à l'horizon familial pour affronter la solitude et les périls d'une équipée souvent hasardeuse, ne part pas tout à fait démuni. A défaut de carte ou de boussole, il peut sans doute compter sur une solide tradition orale et, de mémoire d'homme, la chanson lui fredonne à l'oreille l'air et les étapes de la route. Surtout, il a auprès de lui deux compagnons qui ne l'abandonnent jamais : sa musette qui, vide ou pleine, lui administre au gré des jours une maigre pitance, et ce haut bâton, le bourdon, qui lui fraye un passage sûr et l'entraîne toujours « plus oultre », écartant la ronce et le malandrin. L'un rythme le pas aux accents sonores du fer qui sonde la pierraille, l'autre imprime à la démarche le contrepoids d'une présence rassurante. Une calebasse fait office de gourde et à partir du XVII^e siècle, une boîte de métal renferme d'indispensables écritures. Mais dès l'abord, ce singulier passant se signale à l'attention par l'étrangeté de son accoutrement qu'accentue la coquille emblématique. S'il n'a garde de mépriser le conseil débonnaire qui lui dicte tout ensemble la coutume à respecter et le costume à adopter, c'est que l'obéissance à la tradition lui est un rempart contre l'adversité en même temps qu'un gage de bon augure :

« Des choses nécessaires
Il faut être garni,
A l'exemple des Pères
N'être pas défourni
De bourdon, de malette,
Aussi d'un grand chapeau
Et contre la tempête
Avoir un bon manteau ».

Qu'on ne se moque pas impunément de cet habit qui est l'ornement des processions, l'indignation éprouvée, en 1738, par les confrères de Chalon-sur-Saône à l'encontre de libertins qui s'en sont affublés au carnaval le montre bien. Ainsi va le pèlerin des temps modernes que piquent l'ardeur et la curiosité. Ses pas l'emmènent à Liesse ou à Lorette, à Rome, Montserrat ou Compostelle.

Dans le clair-obscur des chapelles et des oratoires de rencontre, à la porte de l'hôpital même, ou peinte à l'enseigne d'une auberge, il retrouve, faite à sa mesure, la silhouette de ce saint dont beaucoup sont partis vénérer les reliques au lointain rivage de Galice. Comme lui, le « Grand Saint Jacques » arbore fièrement la coquille, le bourdon et la besace. Même s'il l'a le plus souvent représenté nu-pieds et déchaux, l'imagier n'en a pas moins fait mentir le précepte évangélique. « N'emportez ni bourse, ni besace ni chaussures... pas même un bâton », avait enjoint le Christ à ses disciples : « Nolite

portare sacculum, neque peram... neque virgam ». Qu'importe ! La chanson, à sa manière, ne l'ignore pas, qui apostrophe sans façon la cohorte des piétons : « Vous qui allez à Saint-Jacques, ... allez sur le léger car de peu l'on se fâche... ! » A la suite de Jacques le Majeur, les saints migrants, Bonne de Pise, Roch de Montpellier, Sebald de Nuremberg ou Jodocus, empoignant bourdons et besaces, hantent dans ce fruste appareil les étapes de la route.

Si, remontant le cours du temps, on scrute la mosaïque chatoyante des vitraux de Chartres ou de Tours, c'est en ce pauvre équipage réduit au sac et au bâton que l'on voit se hâter les pèlerins. Ceux qui, dévorés d'inquiétude, se dirigent vers Emmaüs, ne font pas exception. Le soir tombe et ils pressent l'inconnu qui les a rejoint d'entrer avec eux à l'auberge. En guise de besace, ils portent en écharpe une panetière toute bariolée de couleurs vives.

Au tympan de la cathédrale Saint-Lazare, à Autun, émergeant du linteau de pierre, le visage tendu, coiffés d'un bonnet conique et le corps accablé de fatigue, deux pèlerins soudainement éblouis entrent dans la lumière. Ils portent, vêtement unique et singulier trophée — « testes peregrinationis suae » — la palme de leur endurance et la lourde besace de leur prière. L'une a le rabat timbré de la croix, l'autre exhibe une ostensible coquille. Il ne fait aucun doute que cette âpre sacochette, sanctifiée par les épreuves de la route, ne figure ici l'instrument de leur rédemption. Elle se retrouve semblablement peinte à la voûte de l'église de Tavant. Elle y apparaît comme soulevée par l'allégresse qui emporte ce pèlerin croqué sur le vif. S'aidant d'un grand bâton, il franchit l'espace à toutes enjambées et, le geste victorieux, brandit la gracieuse palme de Jéricho qu'il va déposer à l'autel.

Passé le Rhin, en pays germanique, à Constance ou à Mayence, c'est saint Jacques lui-même qui, aux parvis du Ciel, recueille dans ses bras bourdons et besaces. Avocat des pèlerins, l'apôtre intercesseur plaide leur cause preuves en main. Figuré debout ou assis en majesté, saint Jacques n'hésite pas à décerner à ceux qui ont tout quitté pour gagner son « pardon » la couronne triomphale qui auréole le martyr. C'est pourquoi, à Niedermendig ou à Linz, les pèlerins confiants se pressent en foule aux pieds de l'apôtre qui les couvre de son manteau et récompense leur audace.

Du coup, il devient patent que ces deux objets, besace et bourdon, transfigurés par le voyage, revêtent pour ceux qui s'en chargent l'épaule, une signification particulière. Auxiliaires de la rude voie qu'ils

ont choisie de suivre, ne sont-ils pas aussi symboles de la rupture qu'entraîne la séparation ? « Via peregrinalis res est optima sed angusta », avertit l'auteur du Liber Sancti Jacobi. C'est donc à juste titre que Guillaume de Malmesbury qualifie ces attributs : « solatia et indicia itineris », soulagement et signalement du pèlerinage.

Élevés à la dignité d'emblèmes pèlerins, le bourdon et la besace ne doivent pas uniquement cette promotion à leur caractère utile. Ils la méritent en raison du geste qu'ils incarnent. Ne sont-ils pas, de fait, l'expression visible d'un désir éclos dans

le fidèle de sa promesse. Encore ce dernier ne peut-il affranchir sa conscience de la dette imprudemment contractée qu'à condition de commuer son vœu en une aumône équivalente. L'église confère ainsi le sceau de l'éternité à la vocation pèlerine.

C'est pourquoi le passage à l'acte est entouré d'un cérémonial approprié : « l'assumptio baculi et perae ». Le jour du départ, le prêtre bénit « la malette et le bourdon », posés sur l'autel en signe d'offrande agréable à Dieu. Ensuite il les impose solennellement au pèlerin en prononçant l'oraison consacrée, d'abord la

bourdon » avant de s'embarquer pour la Terre Sainte. Car pèlerin ou croisé c'est ici tout un.

Très tôt, du fait de leur consécration, le rôle utilitaire du bâton et de la besace s'est doublé d'une valeur symbolique. Enseignes universelles, ils s'appliquent à tous les pèlerinages quelle que soit leur destination. Insignes par excellence du pèlerin, ils accompagnent le pieux voyageur tout au long de son chemin, dans la vie comme dans la mort. A cet égard, le Moyen Age ne leur connaît qu'un nom, ce sont les « signa peregrinationis » et comme tels, ils définissent la condition pèlerine : « Ordo



le silence du cœur ? Du jour où l'intention de visiter les « Corps Saints » a été publiquement affichée, elle prend forme de serment. La résolution de partir en pèlerinage engage si totalement la foi de celui qui en a émis publiquement le vœu qu'elle le pousse inexorablement à l'accomplir, lui ou ses hoirs. C'est même cette obligation qui, librement consentie ou imposée, fait la force des tribunaux lorsque tombe sur le coupable le verdict qui le condamne à effectuer sans délai un pèlerinage expiatoire. Dans le cas des trois pèlerinages majeurs de la Chrétienté, Jérusalem, Rome et Saint-Jacques, le droit ecclésiastique veut que seul le Pape soit habilité à délier

besace : « Accipe hanc peram habitum peregrinationis tue... » ; puis le bourdon : « accipe hunc baculum sustentationem itineris ac laboris ad viam peregrinationis tue... ». L'une des plus anciennes invocations élaborées pour la circonstance figure dans le Pontifical romano-germanique de Mayence transcrit au milieu du X^e siècle. On présume que l'usage de ces bénédictions, répandues dans le milieu monastique s'est développé avec la volonté de réforme disciplinaire carolingienne. Personne n'échappe à cette « vêtue », pas même le roi de France. Louis VII, Philippe Auguste et Saint Louis ont reçu des mains de l'abbé de Saint-Denis « l'escarcelle et le

peregrinationis ». La bénédiction de ces « signa » attire sur l'impétrant non seulement la protection divine, mais aussi celle des lois humaines. Avant d'être garanti des exactions par la « Lex Peregrinorum », le pèlerin, comme le marchand et l'étranger, est placé sous la sauvegarde de la Paix de Dieu. Immergé dans le Sacré et porteur de Grâce, il devient en quelque façon intouchable. Quiconque porte la main sur sa personne ou sur ses biens encourt les pires châtements. Mort, ses effets ne cessent pas de lui appartenir et son corps exige des funérailles décentes ; tué, il devient une semence féconde. C'est ainsi qu'Hôpital d'Ordios est fondé en

PASSEPORTS DE L'AU-DELÀ

Photo de gauche. La célèbre rotonde qu'abrite une chapelle attenante au cloître de la cathédrale de Constance (Bade-Wurtemberg) passe pour une imitation du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Dès 950, l'évêque Conrad avait effectué un pèlerinage aux Lieux-Saints. Construit à la fin du XIII^e siècle, cet édifice se présente sous la forme d'un dodécagone couronné de gâbles aigus entre lesquels se dressent les figures des apôtres. Saint Jacques apparaît les bras chargés de bourdons et de besaces marquées du signe de la coquille, qui l'heure venue mériteront aux pèlerins d'entrer dans la Jérusalem Céleste. De Constance, par Einsiedeln, en Suisse, les « jacquets » gagnaient Genève et la vallée du Rhône en cheminant tout au long de l'Oberer Strasse. Photo J. Theubet-Genève.

Photo de droite. En contrebas du Lioran, non loin des sources de la Cère, à près de 1000 mètres d'altitude, se blottit le village de Saint-Jacques-des-Blats, lieu de passage entre les Limagnes, le Livradois, la Planèze et le bassin d'Aurillac. Renversée par un camion en 1978, la croix du bourg, datée de 1792, fut aussitôt rétablie par les soins de M. Rongier, tailleur de pierre. Du monument primitif ne subsistent que le socle et la croix. Avec l'assentiment du maire, le sculpteur imagine d'embellir le nouveau fuseau, en lave du Pialotte, de figures évocatrices du destin de cette commune : silhouette de pèlerin, bourdon, coquille et étoile de Compostelle, gerbe de blé et bouquet de fleurs. Sans le savoir, M. Rongier renouait avec la plus authentique tradition, celle qui orna de saint Jacques pèlerin la croix de Saint-Chély-d'Aubrac ou d'un bourdon le calvaire de Mont-Chanson, sur les contreforts de la Margeride, et la « Grand' Croix » de Fay-aux-Loges dans l'Orléanais. Photo de l'auteur.

1151, sur le lieu où périrent assassinés trois pèlerins normands.

Mais à la signification concrète et rituelle de ces deux objets s'ajoute un sens moral qu'explique la bénédiction. Armes du salut par la pénitence, besaces et bourdons deviennent signes de la conversion du cœur et symboles de la rectitude du désir. La chanson du « Devoir des Pèlerins » ne l'entend pas autrement. Le bourdon est à l'en croire ce :

« bâton d'espérance

ferré de charité

revêtu de constance

d'amour et de chasteté... »

qui vaint infailliblement les embûches et les tentations que le Malin sème à plaisir sur la route du pèlerin.

Le miracle en dévoilant l'évidence surnaturelle, vient à propos dessiller les yeux incrédules de ceux qu'offusque cette vérité. Trois chevaliers du diocèse de Lyon conviennent un jour de se rendre au pèlerinage de Galice pour prier, « orandi causa ». Déjà ils s'éloignent du château-fort de Donzy. A quelque temps de là, survient une pauvre femme ployée sous son maigre baluchon. L'un des trois chevaliers s'offre à l'en décharger d'une étape sur l'autre. La route se poursuit ainsi quand, à douze journées de Saint-Jacques, un malheureux supplie qu'on le prenne en croupe. Saisi de compassion, le bon chevalier lui a cédé son cheval et il avance maintenant à pied sous la canicule, le bâton du malade à la main et le sac de la vieille femme passé à l'épaule. Comme dit le poète :

« A loi de pèlerin,

de cors et de façon

l'escharpe avait au col,

en la main le bourdon ».

Il n'arrive au but que pour s'aliter et rendre l'âme au désespoir de ses compagnons qu'alarme son mutisme. Soudain, sur le point d'expirer, sa langue se dénoue. Il n'a que le temps de se confesser et de révéler comment saint Jacques en personne lui est apparu. L'Apôtre tenait de la main gauche le bissac de la pauvre femme et de la droite le bourdon de l'infirme. Maniant le bourdon à la façon d'une lance et la besace comme un écu, le Fils du Tonnerre avait pourfendu l'engence infernale qui le tenait étroitement garrotté. Comprenne qui voudra ! Le vrai pèlerin ne doit-il pas attendre son rachat du bourdon et de la besace, témoins de la persévérance et de l'effort quotidien ?

Quant à la coquille, c'est encore le Liber Sancti Jacobi, composé vers 1137, qui en manifeste la signification profonde sous le voile de l'allégorie. Le fameux sermon « Veneranda dies » qu'Aimery Picaud, auteur de ce recueil, prête généreusement au Pape Calixte II, s'efforce de trouver un sens chrétien à ce mystérieux symbole. Il

existe dans la « Mer de Saint-Jacques », dit-il en substance, de ces animaux qui vivent dans leur coque mobile comme à l'abri de deux boucliers. On les dénomme « verae » en langue vulgaire. Ces coquillages aux côtes irradiées comme les doigts de la main, les pèlerins ont coutume de les coudre sur leur chape lorsque vient le moment du retour. Exultants de joie, ils les rapportent chez eux en honneur et mémoire de l'apôtre, comme signe de leur voyage, « in signum tanti itineris ». Que signifient les deux valves protectrices de ces animaux marins, expose le prédicateur, sinon les deux commandements inséparables de l'Amour ; et ces digitations rayonnantes, sinon les œuvres de miséricorde qui s'épanchent de la main ouverte ! « Crusilla hopus bonum significat », affirme-t-il péremptoirement. Et parce qu'en signe de sa protection le Baron saint Jacques, volant jadis au secours d'un chevalier bien près de se noyer, l'avait repêché constellé de coquilles, la « crousille » ou coquille dont se signe le pèlerin a vertu de guérir les malades qui se vouent à Lui. Ainsi advient-il d'un chevalier d'Apulie. Affligé d'un énorme goître, « enflé comme une outre pleine de vent », le simple atouchement de la coquille d'un pèlerin revenu de Compostelle suffit à lui rendre la santé. Libéré de son mal, aussitôt il se met en route « ad beati jacobi limina ».

Le fait que ce florilège merveilleux nourrisse encore des homélies à la fin du XV^e s., prouve que le message a été perçu, du moins par les clercs et, par eux, transmis à leurs ouailles.

Si telle est la valeur attachée à ces attributs qu'ils deviennent truchement de la grâce et véhicule du miracle, il ne faut pas s'étonner qu'ils constituent l'ultime bagage du « marcheur de Dieu » dans l'au-delà, comme ils furent son viatique ici-bas. A ce titre ils sont fréquemment déposés dans la tombe du pèlerin qui a revêtu ses insignes, « habitus peregrini », pour comparaître au dernier jour.

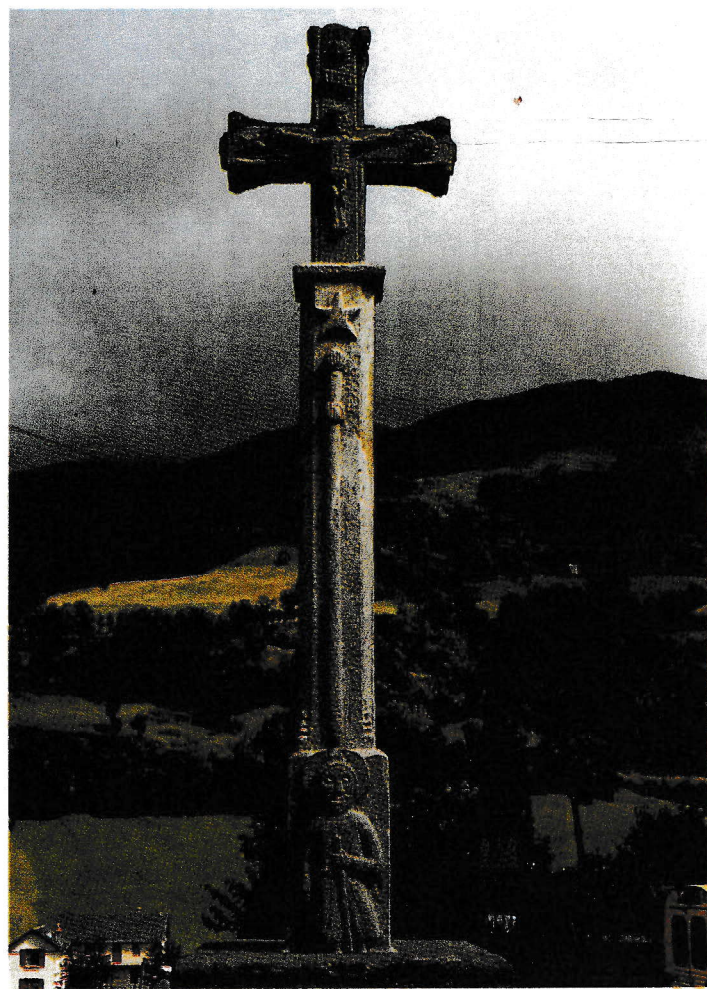
Les nécropoles médiévales livrent en nombre croissant, au rythme des fouilles, ces coquilles dont la nacre étincelante a défié la corrosion, tandis que, plus vulnérables, cuirs et tissus sont retournés à la poussière. Elles apparaissent perforées de ces stigmates que forment les trous de suspension. Quant au bourdon, une pointe oxydée est le seul indice qui permette de déceler sa présence dans la sépulture. Le 5 juillet 1488, Laurent Allemand, évêque de Grenoble, en tournée pastorale dans son diocèse, visite « la chapelle connue sous le vocable de Saint-Jacques d'Echirrolles ». La rumeur d'une dévotion suspecte l'y attire. Aussitôt après la réception d'usage, l'évêque ordonne « de

découvrir et d'écarter les pierres d'un certain tumulus » dans lequel, croit-on, repose le corps de saint Jacques, ou saint Jayme... « Les lauzes étant soulevées, en présence des fidèles et dignes témoins soussignés, fut retrouvée la tête intacte dans ses os, sauf quelques dents... et à gauche de cette tête on trouva un pot, rempli de charbon brûlé... on trouva aussi un petit morceau de fer, semblable à un fer de bourdon qui était au pied dudit tombeau à côté du tibia. » Peu enclin à encourager une pratique superstitieuse, le prélat exige la cessation immédiate de toute marque de révérence envers cet obscur

tion de Flaran avait réuni quatre de ces stèles en 1978 et le musée des Augustins de Toulouse en conserve d'autres exemples. Mais c'est à Vielle-Louron sur une croix du cimetière, dressée l'année 1565, que s'observe l'attrail complet du pèlerin. Quelle pensée cependant a inspiré à ces mêmes coquilles l'idée de peupler le linceul de la Vierge de la Dormition, au retable de la chapelle seigneuriale de Lorges ?

Si l'on s'explique pourquoi le bourdon, la besace et la coquille accompagnent, réellement ou en effigie, le pèlerin dans sa dernière demeure, quel motif incite en

substituts onéreux et ludiques de la frugale besace. Est-ce donc pur hasard si la coquille seule, ou l'effigie de saint Jacques, se trouve parfois ciselée sur des serrures de coffre ou des heurtoirs de porte ? Sans tenir compte des églises dédiées au saint éponyme, ni des autels et chapelles ornés par les confréries où leur présence s'explique assez, la maison de Dieu se montre volontiers accueillante à ces allégories du pèlerinage terrestre. Les emblèmes du voyage couvrent à la façon d'ex-voto certains piliers de grès des églises du pays de Caux et habillent à Prunay-le-Gillon un poinçon de la char-



pèlerin, susceptible en outre d'embrouiller la géographie des reliques. Le plus frappant est que ces attributs se trouvent parfois sculptés à même la pierre qui recouvre la dépouille ensevelie. Ce décor n'est pas innocent. Il corrobore de manière éclatante un rite funéraire dont il éclaire du même coup le sens et la portée. Puisqu'aux yeux du pèlerin la route est la métaphore de l'humaine condition, le bourdon, la besace et la coquille sont les figures de la foi et de l'espérance qui l'animent et le soutiennent à l'heure du trépas. Dans les Pyrénées, en vallée d'Aure, la coquille seule ou dédoublée, orne la croix plantée sur la tombe du pèlerin. L'exposi-

revanche à les faire figurer sur le précaire séjour des vivants ? De fait, on les surprend de loin en loin gravés sur le linteau d'une porte ou d'une fenêtre. Commémorent-ils l'odyssée du voyage, protègent-ils la maison ou font-ils seulement signe au « pauvre passant » qu'il trouvera gîte et couvert ? Au sein de la famille, les « enseignes » du pèlerin, voire sa « défroque », se transmettent d'une génération à l'autre comme de précieuses reliques, entourées de vénération et objets de legs. Les inventaires, du reste, décrivent avec soin ces précieuses « mallettes à pèlerin » tissées de velours rouge et garnies de « plusieurs jacquetz et bourdons »,

pente. Aide et réconfort du pèlerin dans son itinérance, ces mêmes motifs épaulent non sans humour des miséricordes de stalles à l'église de Villiers ou au prieuré de Chanteuges. Il est permis de penser que la fonction rituelle dévolue à ces attributs n'est pas étrangère au choix de cette iconographie. En effet, l'église a toujours eu soin de recommander les pèlerins à la prière des fidèles. Nourrir et héberger les « pauvres passans » constitue même une des sept œuvres de miséricorde. Enseignes du pèlerinage, et partant, signes de reconnaissance ne sont-ils pas enfin très naturellement appelés à devenir signaux de la route ? Les Jacquetz sèment

DRÔLES DE PÈLERINS

Photo de gauche. La besace ou plus précisément la « pera » est cette humble panetière qui distribue la pitance au fil des jours. Délibérément figurée « à jeun », elle incarne l'ascèse qu'imposent les privations du chemin. Les deux valves de la « crouzille », symbole de l'espérance qui porte le pèlerin et de la générosité qui doit l'habiter, désignent ici saint Jacques le Majeur, au portail sud de la cathédrale de Chartres. A la place du bourdon, l'apôtre tient l'épée de son martyr. XIII^e siècle. Photo de l'auteur.

Photo de droite. On peut voir à l'église du village d'Asquins, blotti au pied de l'acropole de Vézelay, le buste reliquaire du saint patron de la paroisse. Fraîchement restauré, rajeuni, l'œil grand ouvert et le teint légèrement couperosé, saint Jacques guette le curieux. Nul détail superflu ne signale le Majeur que le chapeau au large rebord, timbré du sceau de la coquille et rabattu dans le dos. Au milieu de la poitrine cependant, s'ouvre l'habitable destiné à accueillir la relique disparue, encoche régulière cernée d'une simple feuillure. Dégagés des repeints qui les empâtaient deux minuscules attributs ont reparu tels que les avait découpé le ciseau du sculpteur : du côté droit une besace et à gauche un bourdon accompagné d'une calebasse. Merveilleuse et économique fantaisie d'un art naïf ? Pourtant comment ne pas y voir une discrète invitation à se saisir des emblèmes du pèlerin ? Sous un air narquois, ce buste renferme tout le mystère de la vocation pèlerine dont l'odyssée s'achève à Compostelle par l'étreinte familière donnée à l'Apôtre au-dessus du Maître-Autel de la cathédrale. Photo Gérard-Vézelay.

sur leur passage bourdons et coquilles qu'ils griffonnent au crayon ou tracent à la pointe du canif. De semblables graffitis, avec ou sans date, couvrent les murs de l'ossuaire de l'église Saint-Jacques de Steinen dans le canton de Schwyz. Ne se découvrent-ils pas parfois jusque dans le secret des cachots ? Quand la silhouette de l'apôtre pèlerin n'est pas directement campée sur le piédestal ou le fût de la croix hosannière qui se penche au bord du chemin, c'est le bourdon et la coquille qui veillent. La croix Saint-Jacques de Malemort, à deux pas de Brives, outre la coquille, affiche autant de bourdons qu'elle comporte de faces. A Cadaujac, au bord de la voie jacobite, une borne montre un bourdon accosté de deux coquilles. A Janville en Beauce l'enseigne du Bourdon Blanc baptise encore une rue, tandis qu'à Poitiers, le carrefour des Trois Bourdons propose toujours son énigme au sortir de la ville. Bien souvent, la survivance du toponyme « La croix St-Jacques », ultime écho de cette épopée villageoise, indique au sortir du pays l'antique direction de la voie lactée. A Broué, la « Croix-aux-Pèlerins » est érigée en 1622 des deniers des confrères de saint Jacques. La paroisse y accompagne en procession ses pèlerins au matin du départ comme elle vient les y accueillir, radieux et exténués, au soir du retour. Enfin, dans le quartier de Saint-Valérien à Châteaudun, la maison « ou souloit pendre pour enseigne l'image saint Jacques de la Gourde », en 1643, se réclame peut-être du célèbre refrain :

« Ma callebasse, ma compagne
Mon bourdon, mon compagnon
La taverne m'y gouverne
L'hôpital c'est ma maison... »

Elus pièces honorables du langage héraldique, ces mêmes emblèmes de pèlerinage entrent en combinaisons diverses dans maints blasons. En instituant l'Ordre de St-Michel, à Amboise, le 1^{er} août 1469, Louis XI marie la coquille de l'Archange invincible aux lys tutélaires de France. En vertu de cette alliance, gage du retour à la paix, coquilles et lys se mettent à fleurir sur les « colombes » des maisons à pan de bois.

Symbole de grâce et de pureté, la coquille est encore conviée à verser le sel et l'eau du baptême comme à transmettre de mains en mains la bénédiction à la porte de l'église. Si elle a pu prêter sa forme à ces gâteaux de vieille mémoire « courts et dodus appelés Petites Madeleines », qui se vendaient jadis à l'ombre de l'église St-Jacques-d'Illiers, elle a sûrement transmis son nom à un relais sis entre Châlus et Thiviers, sur la route de Périgueux, où le pèlerin pouvait s'attendre à trouver bonne chère.

Ainsi se vérifient point par point, archéo-

logiquement parlant, les paroles prophétiques de l'oraison épelée par le prêtre à l'attention du pèlerin lorsqu'il bénit ses attributs : « Sit in via defensio, sit in domo protectio, sit ubique praesidium ».

Chargés de sens et investis de sacralité, le bourdon et la besace s'entendent de bonne heure à adopter une forme constante, garantie de leur identité comme de leur efficacité, tandis que la coquille vagabonde guigne les moindres vicissitudes de l'histoire du costume pour se mettre en exergue. L'imagerie confirme cette tendance inflationniste qui mène insensiblement de l'habit au déguisement et adultère le rite. Le nombre des insignes et emblèmes variés ne cesse de croître à mesure que s'estompe la force du symbole.

Lorsque vers la fin du XIV^e s. apparaît dans la langue vulgaire l'expression de « coquille de saint Jacques », « cappa sancta, sive di S. Giacomo », « Jakobsmuschel » ou « Shell of Gales », cette collusion entre un mollusque du genre Pecten et une enseigne de pèlerinage est sans nulle doute le résultat d'une longue aventure sémantique. La grande coquille, « Pecten Maximus » ou « Pecten Jacobeus », selon qu'elle est pêchée sur les côtes océanes ou méditerranéennes, est alors pleinement reconnue par le « Jacquet » comme par le « Miquelot ». Le « paulmier » ou le « roumieux », ne la dédaignent pas pour autant, quoique chaque sanctuaire secrète ses propres « badges » : palmes, croix, clefs, vernicles et maintes ampoules. Avant de parrainer de sa forme généreuse la condition pèlerine, la coquille a tout d'abord désigné l'apôtre dont le culte apparut au Finistère de Galice. « Crusillae piscium, id est intersigna beati Jacobi », déclare Aimery Picaud. Dès la fin du XI^e siècle, elle investit simultanément la besace de saint Jacques et celle de l'Etranger, ravi aux yeux des pèlerins d'Emmaüs après la fraction du pain. Au même moment sa présence se découvre dans les sépultures. Cousue tantôt au vêtement, à la besace ou au chapeau, comme le suggère sa position dans la tombe, elle est perforée de trous à hauteur de la charnière et tournée de façon à mettre en relief la face convexe de sa « valve rainurée », les « oreilles généralement dirigées vers le haut. C'est ainsi qu'elle figure modelée sur le manteau d'une cheminée d'auberge à Saint-Légerles-Melles, peinte sur une bordure de vitrail à Saint-Père de Chartres, ou imprimée sur le contre-sceau de la commune d'Aurillac. En Rhénanie, saint Jacques tient fréquemment sa coquille d'une main, épanouie comme un éventail. Ailleurs, elle se contente d'agrafer son manteau quand elle ne le constelle pas entièrement.

Emblème, elle ne saurait être l'ersatz d'un quelconque récipient, gobelet ou écuelle. Le bourguignon Jean Juillet qui, à Pâques 1733, se munit d'un bol et d'une cuiller de bois ne dût pas faire exception. Symbole, elle est autre chose qu'un simple souvenir. Lorsque l'empereur Charles IV de Luxembourg, roi de Bohême, se rend en pèlerinage à Saint-Maur des Fossés, à l'occasion du voyage qui le mène à Paris en 1378, Charles V lui fait remettre deux flacons d'or en forme de coquilles. « Si luy dist le duc de Berry que pour ce qu'il estoit pelerin, le roy lui envoioit des coquilles ». Par une intention délicate on y voyait

muée ? » Gare aux faussaires ! La corporation des « Concheros de Santiago » est si jalouse de son monopole qu'elle n'hésite pas à les menacer des foudres de l'anathème. Au XVI^e siècle, ces insignes en viennent à proliférer sur la calotte du couvre-chef qui se bombe avantageusement. La coquille s'implante également sur la cape. Elle s'associe aux bourdonnets tantôt croisés en sautoir, tantôt dressés debout. Lorsque les pèlerins prennent l'habitude au XVII^e s. de couvrir leurs épaules d'un large collet de cuir, le « mantelet », elles se mettent à y pulluler sans vergogne. Jean Juillet en portait ainsi

de la mortification et de la repentance, elle apparaît plus tard sous l'aspect d'une solide sacoche pourvue d'un rabat bien assujéti. Deux ou trois petites houppes, parfois plus, en ponctuent presque toujours la couture. Ces caractéristiques communes issues d'une identique nécessité fonctionnelle, contrastent avec le foisonnement des vocables qui servent à désigner cette secourable servante. « Pera » en est l'appellation consacrée et universelle. Mais l'auteur du *Liber Sancti Jacobi* ne résiste pas au plaisir d'en décliner la rhapsodie. « Scarcella » en Italie, elle devient « Sporta » en Provence et se dit



figurer « Mgr. s. Jacques montrant à Charlemagne, le chemin en Espagne ». D'abord fixée sur la besace et parfois sur la courroie qui barre la poitrine comme le prouvent de célèbres statues aux portails de Mimizan, Chartres ou Amiens, la coquille gagne, vers le milieu du XIV^e siècle, l'aile du grand chapeau qu'elle timbre fièrement. Elle s'y multiplie bientôt en alternance avec des bourdonnets menuisés dans l'ivoire ou le bois, quand ils ne sont pas jetés en moule dans le plomb ou l'étain, comme la plupart des enseignes. Dès le XII^e s., la Vie de saint Thomas le Martyr n'évoque-t-elle pas, « De saint Jame, l'escale qui en plum est

trente trois, petites et grandes, sur cette seule pièce de son costume et la sépulture de Trausse en a révélé une colonie impressionnante. Les jacquets avaient bien mérité leur sobriquet de coquillards ! La besace est par définition vouée aux humbles besognes : « Et c'est li pains que doivent mettre Li pelerin en leur esquerpe. » Cette « escherpe » s'apparente à l'aumônière, dispensatrice de largesses, mais elle s'en distingue par son volume et le cuir robuste dont elle est faite. Quoiqu' Aimery Picaud la décrive comme une outre exiguë, taillée dans la peau d'une bête sauvage, la gueule béante, vivante allégorie

en Gaule, « Ysquirpa », d'où le français « Escherpe » ou « Escharpe ». Ailleurs, en Europe centrale, on la nomme « capsella ». Mais dans les temps modernes c'est unanimement la « malette ». Aux dires du moine d'Angoulême, l'Empereur à la barbe fleurie fut inhumé avec l'« escarcelle » d'or qu'il portait à Rome : « et super vestimentis imperialibus pera peregrinalis aurea posita est, quam Roman portare solitus ». Quant au « bourdon », très semblable au Makila des bergers basques, il inaugure sa carrière sans bruit, à la façon d'un simple bâton. « Bourricot » des pauvres pèlerins qui ne peuvent s'assurer de monture,

POUR UNE ARCHÉOLOGIE DU PÈLERINAGE

Parvenu « ad Limina Sancti Jacobi » au milieu d'une escorte de seigneurs, le comte de Saint-Gilles, pénitent, cierge à la main, la tête nue, fléchit le genou au seuil de la basilique de l'Apôtre. « Saint Jacques si t'agrée notre pèlerinage, que les portes de ton sanctuaire s'ouvrent », lui fait supplier l'inscription placée dans la banderolle qui le sépare de l'église belle et bien close. Nulle coquille n'orne sa besace. En revanche la silhouette du bourdon apparaît visiblement tracée sur son épaule droite. Même le duc de Berry partant en pèlerinage, bourdon à la main, en porte l'insigne brodé sur une riche houppelande. Blanc ou noir selon les circonstances, ce bourdon n'est-il pas la marque de la pénitence, tandis que la coquille, portée au retour, est le signe de l'action de grâce ? Vincent de Beauvais : Miroir historial XV^e siècle. Musée Condé-Chantilly.

incline à penser l'érudit Du Cange, en vertu d'une fallacieuse homonymie avec le bas latin « burdo » : mulet. On le voit pourvu de son double pommeau et le fût incisé, tenir dans la main des pèlerins qui se pressent sur la fresque de Brançon. Cet instrument, est qualifié « baculus », « fustes » ou « virga », au gré des sources.

Manié avec dextérité, il peut opposer une arme redoutable. Mais la taille du bourdon dépasse bientôt celle du pèlerin. Sans atteindre au XVI^e s. la hauteur d'une pique ou d'une hallebarde, cette croissance n'en trahit pas moins son étymologie : « behourde », lance. N'est-il pas symptomatique que six des jurons placés dans la bouche du roi Philippe Auguste et de son fils Louis VIII, par le ménestrel de Reims, invoquent hardiment la « Lance saint Jaque » ! Quoiqu'il en soit, le coup de bourdon ne pardonne pas. Les bourdons picards de Maurepas culminent, au XVIII^e s., à plus de deux mètres. Mais, ni leur talon ferré ni le crochet à calebasse n'inspirent plus la crainte. Le col noué d'un flot de rubans qui annonce la canne des Compagnons, ils ont contracté avec le siècle un air de Fête Galante. Cependant, un inventaire de Charles V fait état d'« un grant bourdon, paint à ondes, ferré au bout par dessoubz... et a dedens une broche de fer ». Ainsi le bourdon peut bien dissimuler un dard. Plus innocent est celui qui fut retrouvé en 1612 dans la tombe de la reine Isabelle de Portugal, morte en odeur de sainteté. Il était recouvert de laiton doré émaillé de coquilles. L'Archevêque de Compostelle lui en avait fait don, lors de son pèlerinage, accompli en 1325.

Ensemble béquille et défense contre les loups qui infestent les chemins, le bourdon n'est-il pas aussi le symbole du repentir et de la contrition ? C'est dans ce sens qu'il apparaît cousu sur l'épaule du pénitent. Même les brillants cavaliers que dépeint une miniature du livre d'heures de Marguerite d'Orléans, tiennent d'une main la bride de leur cheval et de l'autre un bourdon, pourtant bien inutile, incliné contre l'épaule ! Son image sculptée sur la croix ne signifie-t-elle pas que s'armer du bourdon revient à se charger des souffrances que l'Homme des douleurs par sa passion s'est offert à vaincre. Ainsi fit l'apôtre Jacques dont la basilique expose toujours à la vénération des pèlerins le bâton missionnaire.

De cet étrange panoplie qui frappe l'imagination non sans prêter un peu à sourire, Rabelais a retenu la pointe meurtrière de ce bourdon. Du moins le fameux Gargantua en fait-il à ses dépens l'expérience, pour avoir « engoullé » sans sourciller six pèlerins, cocassement assoupis sus les feuilles d'une plantureuse salade. « Fi de bourdons ce ne sont que cornes de

limaçon » se dit le géant. Voire ! Revenus de leur frayeur, les pèlerins engloutis, songent à se tirer d'affaire. « Saultans avec leurs bourdons comme font les micquelotz, (ils) se mirent en franchise l'orée des dentz. Mais, par malheur, l'un d'eux, tastant avecques son bourdon le pays à sçavoir s'ilz estoient en sceureté, frappa rudement en la faulte d'un dent creuze et ferrut le nerf de la mandibule ». Foudroyé de rage, Gargantua extirpe les intrus sans ménagement : « il arrapoit l'un par les jambes, l'autre par les épaules, l'autre par la besace, l'autre par la foilluze, l'autre par l'escharpe, et le pauvre haire qui l'avoit féru du bourdon, le accrochea par la braguette... ! »

Monseigneur Allemand fit sans doute de l'archéologie à son insu, en dressant le procès verbal de sa visite canonique à la chapelle Saint-Jacques d'Echirrolles, et Voltaire, un peu plus tard, de l'ironie facile au sujet des « pétrifications ». Cependant, au moment même où achèvent de disparaître les derniers coquillards, l'éveil d'une nouvelle sensibilité se laisse discerner. Dès 1862, dans ses « Nouvelles Particularités Relatives à la Sépulture Chrétienne du Moyen Age », l'abbé Cochet note les réflexions que lui inspire la présence de coquilles dans les tombes. Rapportant la découverte à Fécamps de « plusieurs coquilles dites " pèlerines ", percées de deux trous circulaires » au milieu de « prunae cum thure » qu'il nomme « vases à charbon », le savant curé déplore qu'on n'ait pas consigné l'endroit précis qu'elles occupaient sur les défunts, — « observation qui m'eut révélé leur rôle pendant la vie » —. La même année 1862, l'abbé Joly de Chartres fait allusion à la découverte de « nombreux coquillages » recueillis dans « les fouilles du cimetière » de Champhol. De la Normandie au Dauphiné et à la Suisse, en passant par le Périgord et le Vivarais, on relève quantité de faits analogues.

En 1985, Kurt Köster enregistrait pour la seule France quelques 40 sites comportant des éléments archéologiques liés au pèlerinage tant médiéval que moderne. A cette liste provisoire, s'ajoutent constamment de nouvelles trouvailles : Saint-Denis, Paris, Autun, Genève...

L'examen attentif des témoignages ainsi recueillis contribue puissamment à évaluer l'intensité et le rayonnement d'un mouvement qui affecte la chrétienté dès le XI^e s. pour ne s'éteindre doucement qu'à la fin du XVIII^e siècle. Ces humbles monuments et sépultures placées sous le signe du bourdon, de la besace et de la coquille constituent le champ d'une véritable archéologie du pèlerinage qui justifie pleinement les mesures de recensement et de protection récemment adoptées par la Direction du Patrimoine.



Donce qui fut nagueres conte
 de saint gille ala anetones son
 frere a saint Jaques et quat
 ilz vmdrent la ilz Regnerent lenesque
 quil les laistaff veillez devant le corpe saint

SOMMAIRE

N° 258 - JUIN 1990

4 ACTUALITÉ

Le nouveau musée d'Argentomagus. Le site de Bavay : de grandes transformations. Les routes de la Soie. Médecine et chirurgie néolithiques.

9 EXPOSITIONS

Art d'Extrême Orient au British Museum à Londres.

12 CALENDRIER DES EXPOSITIONS

14 ART PRÉCOLOMBIEN DU MEXIQUE AU GRAND PALAIS

Sculptures, peintures et céramiques précolombiennes du Mexique, exposées au Grand Palais à Paris, évoquent les nombreuses et passionnantes civilisations qui se sont succédé en Mesoamérique avant la conquête espagnole.

Par Laure Meyer.

26 L'ÉGLISE ET SON ENVIRONNEMENT AU MOYEN AGE EN PROVENCE

L'exposition qui se tiendra à Saint-Maximin dans le Var durant l'été présente à l'aide d'une abondante documentation la vie religieuse en Provence au Moyen Age : fouilles et découvertes récentes concernant le paysage médiéval, l'habitat, l'artisanat, l'environnement des églises et des monastères.

Par Michel Fixot et Lucy Vallauri.

32 KERMA : L'UN DES PLUS VIEUX ROYAUMES D'AFRIQUE

La civilisation de Kerma au Soudan, vieille de plus de 4000 ans, est l'une des plus anciennes d'Afrique. Civilisation originale d'un peuple profondément religieux, pratiquant des sacrifices humains, étroitement liée à l'histoire de l'Égypte pharaonique, sa voisine, elle a été révélée par les fouilles archéologiques de sa capitale Kerma.

Par Charles Bonnet.

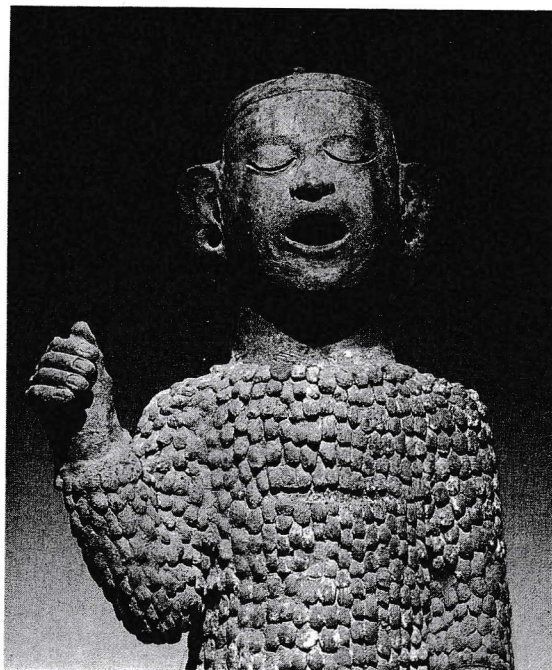
42 LE BOURDON, LA BESACE ET LA COQUILLE

Armés du bourdon, le haut bâton caractéristique, portant la besace et arborant la coquille emblématique, les pèlerins de Saint-Jacques, dès l'aube du Moyen Age, ont sillonné les routes de France, de Suisse, d'Espagne pour aller à Compostelle vénérer les reliques du Saint.

Par Humbert Jacomet.

52 LES CLASSES DU PATRIMOINE EN AQUITAINE

Les classes du Patrimoine, organisées sur des sites archéologiques ou historiques, s'adressent à des



En couverture : Sculpture anthropomorphe en argile représentant Xipe-Totec, dieu des orfèvres, provenant de Tepexi El Viejo (Puebla) et appartenant à la culture mexica ou aztèque. Le dieu est revêtu de la dépouille sanglante d'un prisonnier écorché. Postclassique tardif (1300-1521 ap. J.-C.). Haut. 97 cm. Musée régional de Puebla. Photo R.M.N.

enfants d'âge scolaire. Leur but est de faire connaître le patrimoine de leur région à des adolescents qui ensuite pourront le protéger.

Par Frédéric Berthault.

58 LA GRANDE GRÈCE ET L'EXTRÊME OCCIDENT

Les rapports entre la Grande Grèce et l'Extrême Occident, c'est-à-dire la péninsule Ibérique, ont fait l'objet du XXIX^e Congrès de Tarente.

Par Claude Rolley.

62 CHANTIERS DE FOUILLES POUR L'ÉTÉ

67 FICHES PÉDAGOGIQUES

Le vase d'Entemena. Par Valérie Matoïan.

Le Code de Loi d'Hammurabi. Par Valérie Matoïan.

74 COLLOQUES ET STAGES

76 LIVRES ET REVUES

77 COURRIER DES LECTEURS

78 PETITES ANNONCES